

chez Michel Jove et Jean Pillehotte, en 1577. C'est un in-8° de 72 pages, aujourd'hui très rare. Le discours embrasse trois points : la religion, la police et les finances. Nous ne pouvons, à une distance de 265 ans, porter sur cette œuvre le même jugement que les contemporains ; mais si l'on tient compte de l'état de tâtonnement, d'affectation, de recherche et de ridicule emphase, où en était l'éloquence politique, non moins que l'éloquence religieuse, on verra qu'il y avait de la faconde et du fond dans Pierre d'Épinac. Sa parole est indépendante et libre, comme il convient à un évêque, mais elle est réservée aussi. Je ne crois pas que, de nos jours, on fût si hardi et si franc auprès d'un roi ; les courtisans s'en indigneraient de toutes leurs forces. Pierre d'Épinac, dont la *Harengue* a été infidèlement citée par Sismondi, représente d'abord à Henri III que « l'une des plus grandes incommoditez qui accompagnent l'estat royal, c'est que le prince ne peut entendre les deffauts qui sont en son estat, que par la bouche de ceux qui sont autour de ses oreilles, et iceux luy estans bien souvent dissimulez, il ne peut, bien qu'il en eust bonne volonté, les reparer pour contenter son peuple (page 6). » Quant à ce qui est de l'Église, messire d'Épinac réclame l'ancienne forme d'élection aux prélatures, afin que les dignités spirituelles ne soient plus conférées à la faveur et à l'ambition (page 26-7). Il demande des lois justes et faites pour tous, « pour les grans et pour les petits, pour les riches et pour les pauvres ; » il sollicite des magistrats intègres ; « car c'est chose toute manifeste et aperte, que pour créer un iuge l'on n'examine pas la capacité de son sçavoir, l'on ne iuge pas l'intégrité de sa vie, l'on ne met point en avant sa longue expérience, l'on n'a point de respect à l'aage et à la vertu, mais seulement on regarde si les escus sont de poids (pag. 47). »

Le trésor public était épuisé, et la première cause, suivant d'Épinac, c'était « la multitude des officiers des finances, le nombre desquels on créa si démesurément et extraordinairement, que leurs gaiges, dépenses, frais et vacations, absorbent